

Orson Welles Made in Quebec

E. Jean Guérin

Number 176, January–February 1995

L'ONF : U\$. qu'on s'en va?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59404ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guérin, E. J. (1995). Review of [Orson Welles : made in Quebec]. *Séquences*, (176), 39–39.



ORSON WELLES

MADE IN QUEBEC

C'est en sifflant l'air bien connu de *The Third Man* que je fais les cent pas devant le Théâtre Royal au cœur de Christchurch, en Nouvelle-Zélande. D'un côté, le tournage de *Heavenly Creatures* se poursuit, de l'autre, une foule de curieux s'est amassée. Nous sommes le 6 mai 1993. C'est l'anniversaire d'Orson Welles. L'équipe de tournage pense qu'il s'agit là d'un bon présage.

Je jette un coup d'œil à la lune. De ce côté-ci de l'Équateur, elle paraît être «à l'envers»: un autre détail inusité de toute cette affaire. Qui aurait cru, il y a à peine sept mois, que ma rencontre avec Peter Jackson et Fran Walsh au Festival du cinéma fantastique de Montréal allait me mener jusqu'ici? Ce n'est pas tous les jours que l'on a la chance de rencontrer quelqu'un que l'on admire, encore moins de pouvoir travailler avec lui et d'interpréter une de nos idoles.

Tout cet enthousiasme est éclipsé cependant par le film lui-même. Bien que lugubre, le sujet — un matricide — s'avère fascinant. Et l'approche qu'ont décidé de prendre Fran et Peter pour évoquer ce «fait vécu», encore considéré tabou en Nouvelle-Zélande, ne manque pas d'audace. Le contraste entre les scènes du meurtre et celles de joie intense que partagent les deux héroïnes provoque un frisson même avant le montage. Le scénario bouillonne d'idées et les rushes sont de toute beauté. Dès lors, je suis convaincu que le film fera connaître Peter Jackson de par le monde.



Orson Welles dans *The Third Man*

Le soir de ma première apparition devant Kate et Melanie, ces dernières n'ont aucune peine à trouver la motivation de leur scène. Elles doivent me regarder avec effroi et s'enfuir en hurlant! Orson était, d'après le journal intime de Pauline Parker, «l'homme le plus hideux du monde». Une semaine plus tard, en blaguant avec Peter, je me plains que de susciter de tels cris, jour après jour, risque de me donner un sérieux complexe. J'aurai ma revanche, m'assure Peter, lors de ma dernière journée de tournage. J'aurai alors mon premier baiser à l'écran. Dans cette scène, Pauline s' imagine être Orson et séduit Juliet. «Si je comprends bien», dis-je à Peter, «tu m'as fait venir de l'autre bout du monde pour interpréter Orson Welles dans une scène d'amour lesbien?». Peter se met à rigoler: «C'est à peu près ça».

L'expérience la plus excitante à laquelle je participe sur le plateau s'avère néanmoins la reconstitution de certains plans de *The Third Man*. Le but de ma substitution dans le classique de Carol Reed est bien sûr de m'établir comme Orson aux yeux du public. Voilà qui a trop bien marché. Au Festival de Toronto, l'automne dernier, quelques journalistes ont interrogé Peter sur la technologie qui lui a permis de «découper» Orson Welles des scènes de *The Third Man* pour le «recoller» dans *Heavenly Creatures*. Qu'ils aient été trompés par la supercherie s'avère le plus bel éloge qu'on pouvait me faire.

Par ailleurs, c'est au Festival de Toronto que j'ai enfin pu voir le film terminé. Il ne m'a pas déçu, loin de là. Je ressentis alors la frustration d'être à la fois acteur et critique. Éthique oblige, on ne me laisserait pas faire porter aux nues *Heavenly Creatures* dans ma chronique habituelle. Ce n'était pas de chance, après avoir passé une bonne partie de l'année 94 à critiquer des navets, de devoir me taire devant une production qui redonna du piquant à mon amour du cinéma. Mais il existe parfois des façons détournées...



Kate Winslet, Jean E. Guérin et Melanie Lynskey

blanche, mouvement de grue en plongée qui suit la danse folle des deux adolescentes dans un salon, sur un parterre, dans un paysage imaginaire), son choix de lentilles (le grand angle qui déforme le visage des institutrices, le téléphoto qui exagère la distance qui sépare les deux adolescentes à la fin du film), d'éclairage (l'or qui illumine Juliette du point de vue de Pauline, le vert qui rend Orson Welles menaçant), les effets spéciaux (les images «morphées» de champs fleuris qui nous ravissent, celles plus répugnantes de tortures imaginées), son montage (qui va et vient entre le réel et l'imaginaire lorsque Pauline perd sa virginité, puis lorsqu'elle tue sa mère), toute la forme même du film exacerbe le potentiel affectif du drame que nous raconte Jackson, et trahit la nature schizophrène de l'expérience à laquelle il nous soumet. Comme le dit Juliet à Pauline, leur vie est «affreusement romantique» (*frightfully romantic*), une expression qui contient en elle-même les deux pôles du film. *Heavenly Creatures* tangué, et nous avec, entre le viscéral et le cérébral, l'expérience sensorielle et la distanciation intellectuelle pour constituer un grand moment de cinéma.

Au cours du film, une des héroïnes affirme avec défiance que personne n'est en mesure d'apprécier leur génie. C'était compter sans l'implication de Peter Jackson, son courage, sa sensibilité et le non-conformisme avec lequel il allait illustrer leur histoire. Quand Juliet s'écrie avec fierté qu'elle et Pauline sont, sans l'ombre d'un doute, «complètement folles à lier!», le cinéaste coupe à un plan audacieux, une image truquée où l'on peut voir, en contre-plongée, la tour d'un château sur laquelle se déroule une bannière où luit, en lettres d'argent, le mot «mad». Le plan est à la fois «célébratoire» et subtilement inquiétant, résumant à lui seul la position paradoxale qu'a choisi d'occuper le cinéaste face à ses protagonistes. On apprend dans l'épilogue que Pauline et Juliette furent assez vite relâchées de prison, mais ce, à la condition expresse de ne jamais se revoir, faisant de leur amour une victime sacrifiée au même titre que madame Parker. Si la justice divine n'est pas de ce monde, *Heavenly Creatures* prouve que la justice poétique demeure du recours des artistes puisque le film réunit en son sein, et pour toujours, les deux amantes que le destin a séparées.

Johanne Larue

HEAVENLY CREATURES

— Réal.: Peter Jackson — Scén.: Peter Jackson, Frances Walsh — Photo: Alun Bollinger — Mont.: James Selkirk — Mus.: Peter Dament — Son: Michael Hedges — Déc.: Grant Major, Jill Cormack — Cost.: Ngila Dickson — Int.: Melanie Lynskey (Pauline Parker), Kate Winslet (Juliet Hulme), Sarah Peirse (Honora Parker), Diana Kent (Hilda Hulme), Clive Merrison (Henry Hulme), Simon O'Connor (Herbert Rieper), Jean E. Guérin (Orson Welles) — Prod.: Jim Booth — Nouvelle-Zélande — 1994 — 99 minutes — Dist.: Alliance

Jean E. Guérin